

05/12/2007 06:41:00

Des écrivains aux lycéens haïtiens: "liberté, liberté chérie!" (REPORTAGE)

Par Clarisse LUCAS

PORT-AU-PRINCE, 5 déc 2007 (AFP) - Dans la cour ombragée d'une école de Port-au-Prince, une centaine de lycéens écoutent religieusement la Guadeloupéenne Maryse Condé et le Haïtien Dany Laferrière évoquer l'écriture et l'indispensable liberté de l'écrivain.

"Un écrivain a le droit d'écrire ce qui lui tient à coeur. Il n'y a pas de sujet imposé. Il a le monde entier à sa disposition", déclare Maryse Condé, à laquelle une élève demandait si un écrivain "doit parler uniquement du pays auquel il appartient".

"Le lecteur ne connaît pas de frontières à son imaginaire. L'écrivain non plus", revendique le truculent Dany Laferrière, établi au Canada.

Garçons et filles mélangés, certains en uniforme jaune et orange, font cercle autour des écrivains installés sur une estrade pour cette rencontre initiée dans le cadre du premier festival international de littérature **Etonnants** Voyageurs, organisé jusqu'à mardi soir à Port-au-Prince.

Les portraits des grandes figures de l'histoire haïtienne sont peints sur le mur ocre de la cour, immortalisés dans leur uniforme de parade sur le mode naïf caractéristique de l'île. A bonne hauteur flotte le drapeau haïtien, bleu et rouge.

La question de l'engagement politique de l'écrivain est mise sur le tapis. "Au début, dit la romancière française née en 1937, on nous disait qu'un écrivain doit éveiller les consciences. Mais ça, c'est le rôle des politiques! L'écrivain est là pour mettre en contact des mondes différents. C'est comme une main tendue (...) L'écrivain est libre. Liberté, liberté chérie!".

Un tel engagement politique "supposerait que le lecteur ne soit pas assez éveillé! Mais celui qui a la plume n'a pas le monopole du savoir. L'écrivain n'est pas un Dieu et la littérature n'est pas un moyen de communication. Elle se situe au-dessus de ça", tonne Laferrière.

Le chemin qui mène à l'écriture intrigue aussi les lycéens. "J'avais 32 ans quand j'ai commencé à écrire. Ca faisait huit ans que je travaillais en usine, depuis mon arrivée au Canada. J'ai quitté l'usine pour écrire", raconte Laferrière, né en 1953.

"Moi, petite fille, je m'ennuyais beaucoup. Je n'avais pas le droit de sortir, il n'y avait pas la télévision. Alors, j'inventais des histoires que j'écrivais sur un petit carnet pour meubler le temps", se souvient Maryse Condé, qui vit désormais à New York.

"Mais ensuite, je suis revenue tardivement à l'écriture. J'avais quatre enfants. Une femme ne peut pas dire à son enfant: +laisse-moi tranquille. Je suis en train d'écrire un roman!+ Pour écrire, une femme doit surmonter des handicaps", insiste-t-elle.

Dans son mot d'introduction, la directrice de l'établissement, Jocelyne Trouillot, avait évoqué les "52% de femmes en Haïti". "Il nous faut des femmes comme Maryse Condé pour relancer ce pays où nous ne sommes pas près d'atteindre la parité", avait-elle relevé.

Des rencontres similaires se sont déroulées dans d'autres écoles lundi et mardi, à



chaque fois avec des écrivains différents choisis parmi les invités du festival, tel le Malien Moussa Konaté ou l'Haïtienne de langue anglaise Edwige Danticat.

A la sortie, Junie-Marie Blanc, 18 ans, élève de terminale, s'exclame: "Ca me donne envie de lire leurs livres!".

mcl/chv/emp